

Monsieur Badin, 1897

Scène de la vie au bureau, saynète en un acte.

(À la porte trois petits coups.)

LE DIRECTEUR. — Entrez !

(Apparition de M. Badin.)

M. BADIN, *saluant jusqu'à terre*. — Monsieur le directeur...

LE DIRECTEUR, *toujours plongé dans ses signatures*. — Bonjour, monsieur Badin. Entrez donc, monsieur Badin, et prenez un siège, je vous en prie.

M. BADIN. — Je suis confus...

LE DIRECTEUR. — Du tout, du tout. Dites-moi, monsieur Badin, voilà près de quinze jours que vous n'avez pas mis le pied à l'Administration.

M. BADIN, *humble*. — Ne m'en parlez pas !...

LE DIRECTEUR. — Permettez ! C'est justement pour vous en parler, que je vous ai fait prier de passer à mon cabinet. Voilà, dis-je, près de quinze jours que vous n'avez pas mis le pied à l'Administration. Tenu au courant de votre absence par votre chef de bureau, et inquiet pour votre santé, j'ai envoyé six fois le médecin du ministère prendre chez vous de vos nouvelles. On lui a répondu six fois que vous étiez à la brasserie.

M. BADIN. — Monsieur, on lui a menti. Mon concierge est un imposteur que je ferai mettre à la porte par le propriétaire.

LE DIRECTEUR. — Fort bien, monsieur Badin, fort bien : ne vous excitez pas ainsi.

M. BADIN. — Monsieur, je vais vous expliquer. J'ai été retenu chez moi par des affaires de famille. J'ai perdu mon beau-frère...

LE DIRECTEUR. — Encore !

M. BADIN. — Monsieur...

LE DIRECTEUR. — Ah ça ! monsieur Badin, est-ce que vous vous fichez de moi ?

M. BADIN. — Oh !...

LE DIRECTEUR. — À cette heure, vous avez perdu votre beau-

frère, comme déjà, il y a trois semaines, vous aviez perdu votre tante, comme vous aviez perdu votre oncle le mois dernier, votre père à la Trinité, votre mère à Pâques ! Sans préjudice, naturellement, de tous les cousins, cousines, et autres parents éloignés que vous n'avez cessé de mettre en terre à raison d'au moins un la semaine. Quel massacre ! non, mais quel massacre ! A-t-on idée d'une boucherie pareille !... Et je ne parle ici, notez bien, ni de la petite sœur qui se marie deux fois l'an, ni de la grande qui accouche tous les trois mois. Eh bien ! monsieur, en voilà assez. Que vous vous moquiez du monde, soit ! mais il y a des limites à tout, et si vous supposez que l'Administration vous donne deux mille quatre cents francs pour que vous passiez votre vie à marier les uns, à enterrer les autres, ou à tenir sur les fonts baptismaux, vous vous mettez le doigt dans l'œil !

M. BADIN. — Monsieur le directeur...

LE DIRECTEUR. — Taisez-vous ! Vous parlerez quand j'aurai fini ! [...] Et naïvement vous vous êtes fait à l'idée que les choses pouvaient continuer de ce train ?... Non, monsieur Badin ; cent fois, non ! J'en suis las, moi, des enterrements, et des mariages, et des baptêmes !... Désormais, c'est de deux choses l'une : la présence ou la démission ! Choisissez ! Si c'est la démission, je l'accepte. Je l'accepte à cet instant même. Est-ce clair ? Si c'est le contraire, vous me ferez le plaisir d'être ici chaque jour sur le coup de dix heures, et ceci à partir de demain. Est-ce clair ? J'ajoute que le jour où la fatalité, cette fatalité odieuse qui vous poursuit, semble se faire un jeu de vous persécuter, viendra vous frapper de nouveau dans vos affections de famille, je vous balancerai, moi ! Est-ce clair ?

M. BADIN. — Ah ! vous me faites bien de la peine, monsieur le directeur ! À la façon dont vous me parlez, je vois bien que vous n'êtes pas content.

LE DIRECTEUR. — Allons donc ! Mais vous vous trompez ; je suis fort satisfait au contraire !

M. BADIN. — Vous raillez.

LE DIRECTEUR. — Moi ! ... Monsieur Badin ? ... que j'eusse une âme si traîtresse ! ... qu'un si lâche dessein...

M. BADIN. — Si, monsieur ; vous raillez. Vous, êtes comme tous ces imbéciles qui trouvent plaisant de me taper sur le ventre et de

m'appeler employé pour rire. Pour rire !... Dieu, vous garde, monsieur, de vivre jamais un quart d'heure de ma vie d'employé pour rire !

LE DIRECTEUR — Pourquoi cela ?

M. BADIN. — Écoutez, monsieur. Avez-vous jamais réfléchi au sort du pauvre fonctionnaire qui, systématiquement, opiniâtement, ne veut pas aller au bureau, et que la peur d'être mis à la porte hante, poursuit, torture, martyrise, d'un bout de la journée à l'autre ?

LE DIRECTEUR. — Ma foi non.

M. BADIN. — Eh bien ! monsieur, c'est une chose épouvantable, et c'est là ma vie, cependant. Tous les matins, je me raisonne, je me dis : « Va au bureau, Badin ; voilà plus de huit jours que tu n'y es allé ! » Je m'habille, alors, et je pars ; je me dirige vers le bureau. Mais ouitche ! j'entre à la brasserie ; je prends un bock..., deux bocks..., trois bocks ! Je regarde marcher l'horloge, pensant : « Quand elle marquera l'heure, je me rendrai à mon ministère. » Malheureusement, quand elle a marqué l'heure, j'attends qu'elle marque le quart ; quand elle a marqué le quart, j'attends qu'elle marque la demie...

LE DIRECTEUR. — Quand elle a marqué la demie, vous vous donnez un quart d'heure de grâce...

M. BADIN. — Parfaitement ! Après quoi je me dis : « Il est trop tard. J'aurais l'air de me moquer du monde. Ce sera pour une autre fois ! » Quelle existence ! Quelle existence ! Moi qui avais un si bon estomac, un si bon sommeil, une si belle gaieté, je ne prends plus plaisir à rien, tout ce que je mange me semble amer comme du fiel ! Si je sors, je longe les murs comme un voleur, l'œil aux aguets, avec la peur incessante de rencontrer un de mes chefs ! Si je rentre, c'est avec l'idée que je vais trouver chez le concierge mon arrêté de révocation ! Je vis sous la crainte du renvoi comme un patient sous le couperet !... Ah ! Dieu !...

LE DIRECTEUR. — Une question, monsieur Badin. Est-ce que vous parlez sérieusement ?

M. BADIN. — J'ai bien le cœur à la plaisanterie !... Mais réfléchissez donc, monsieur le directeur. Les trois mille francs qu'on me donne ici, je n'ai que cela pour vivre, moi ! Que deviendrais-je, le jour,

inévitable, hélas ! où on ne me les donnera plus ? Car, enfin, je ne me fais aucune illusion : j'ai trente-cinq ans, âge terrible où le malheureux qui a laissé échapper son pain doit renoncer à l'espoir de le retrouver jamais !... Oui, ah ! Ce n'est pas gai, tout cela ! Aussi, je me fais un sang ! Monsieur, j'ai maigri de vingt livres, depuis que je ne suis jamais au ministère ! { ... } Le chagrin, naturellement ; les angoisses continuelles, les affres !... Avec ça, je tousse la nuit, j'ai des transpirations ; je me lève des cinq et six fois pour aller boire au pot à eau !... (*Hochant la tête*) Ah ! ça finira mal, tout cela ; ça me jouera un mauvais tour.

LE DIRECTEUR, *ému*. — Eh bien ! Mais, venez au bureau, monsieur Badin.

M. BADIN. — Impossible, monsieur le directeur.

LE DIRECTEUR. — Pourquoi ?

M. BADIN. — Je ne peux pas... Ça m'embête.

LE DIRECTEUR. — Si tous vos collègues tenaient ce langage...

M. BADIN, *un peu sec*. — Je vous ferai remarquer, monsieur le directeur, avec tout le respect que je vous dois, qu'il n'y a pas de comparaison à établir entre moi et mes collègues. Mes collègues ne donnent au bureau que leur zèle, leur activité, leur intelligence et leur temps : moi, c'est ma vie que je sacrifie ! (*Désespéré*.) Ah ! tenez, monsieur, ce n'est plus tenable !

LE DIRECTEUR, *se levant*. — C'est assez mon avis.

M. BADIN, *se levant également*. — N'est-ce pas ?

LE DIRECTEUR. — Absolument. Remettez-moi votre démission ; je la transmettrai au ministre.

M. BADIN, *étonné*. — Ma démission ? Mais, Monsieur, je ne songe pas à démissionner ! je demande seulement une augmentation.

LE DIRECTEUR. — Comment, une augmentation !

M. BADIN, *sur le seuil de la porte*. — Dame, monsieur, il faut être juste. Je ne peux pourtant pas me tuer pour deux cents francs par mois.

https://fr.wikisource.org/wiki/Monsieur_Badin

*** **